

P O L A R

John N. Turner



Amérithrax

« Attendez-vous à  
être contaminés. »

 *l'aube*

Extrait de la publication



# AMÉRITHRAX

Collection *L'Aube noire*  
dirigée par Manon Viard

© Éditions de l'Aube, 2014  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-0884-9



John N. Turner

# Amérithrax

roman

*éditions de l'aube*

Cette fiction s'inspire de l'affaire des lettres contaminées à l'anthrax qui a traumatisé les États-Unis en 2001. Et si elle suit scrupuleusement la chronologie de l'investigation, elle met en scène des protagonistes imaginaires.

## UNE ÉPIDÉMIE



# 1

*New York, 1/10/01.*

Emmy Campbell remonte au petit matin Flatbush Avenue dans Brooklyn assoupie. Ses hauts talons cliquent sur le béton irrégulier du trottoir désert. De ses lointaines origines irlandaises, Emmy garde un regard azur, des taches de rousseur, une crinière bouclée et un amour immodéré pour la bière. Elle ressent vivement cette odeur âcre mêlant gaz de combustion et poussière de béton quand les vents d'ouest soufflent depuis *Ground Zero*. La mémoire de ce maudit 11 septembre tourne en boucle dans sa tête depuis trois semaines.

Elle vient d'arriver au travail quand l'alarme retentit. Sa tour a déjà été évacuée. Le hurlement des sirènes emplît le GE, le majestueux gratte-ciel Art déco du Rockefeller Center. Des gens s'agitent. Une femme pointe le doigt vers le ciel. Elle parle d'un avion fiché dans une tour du *World Trade Center*. Dehors, le soleil est éblouissant. Une foule compacte massée sur l'esplanade du Rockefeller a les yeux tournés vers le sud. À la pointe de l'île, des volutes noires s'élèvent dans le ciel immaculé. Des sirènes hurlent sans discontinuer. Emmy se dirige vers Park Avenue pour comprendre d'où vient la fumée. Un attroupement s'est formé devant une vitrine d'écrans sur la Cinquième. Les visages incrédules sont comme happés par ce qu'ils découvrent. Un incendie monstrueux

dévore la tour Nord. Soudain, un hurlement strident de réacteurs couvre le brouhaha de la rue. Un avion de ligne survole Manhattan en rase-motte. Les passants se courbent, comme pour l'éviter. Emmy fixe la télévision en grimaçant, les mains sur le visage. La carlingue luisante qui vient de passer au-dessus de sa tête s'encastre en direct dans la structure de verre et d'acier. Les milliers de litres de kérosène s'embrasent comme un fétu de paille. Les tours jumelles brûlent désormais comme deux torchères licenciées plantées en marge du quartier des affaires. Des hélicoptères de télévision tournoient. Sur les écrans, on devine la silhouette des désespérés qui se précipitent dans le vide. Les lourds camions de pompiers fendent la circulation thrombosée du sud de Manhattan. Les soldats du feu se préparent au sacrifice, inéluctable et inutile. L'ordre d'évacuation des tours ne les concerne pas. Ils s'harnachent pour gravir de l'intérieur les quatre-vingts étages. À peine une heure plus tard, le fracas de l'implosion, étage par étage, des tours jumelles, marque à jamais une humanité hébétée. Le *World Trade Center*, fierté de New York, s'effondre en quelques secondes. Le sanctuaire de la finance n'est plus qu'une ruine fumante sur laquelle retombent en fine pluie des milliers de feuilles volantes, comme les confettis les jours de parade sur Park Avenue.

Emmy a rendez-vous ce matin chez son généraliste. Elle s'est examinée longuement sous la douche. La peau qui recouvre sa clavicule gauche l'inquiète. Depuis hier, une vilaine lésion s'est ouverte par le milieu, dilatée par la pression. De la plaie suinte un liquide jaunâtre. La peau avait commencé par rougir, puis enfler. Emmy a d'abord pensé à un problème de soutien-gorge dont la bretelle est trop serrée. Elle a donc banni les sous-vêtements. Cependant, même embaumée de crème hydratante, la rougeur reste douloureuse.

Le médecin observe la plaie sur sa peau blanche tavelée. Il découvre un petit ganglion curieux à la base du cou. Le praticien conclut à une bénigne piqûre d'araignée. Il pratique un prélèvement pour la forme. Emmy doute du diagnostic. Elle mène une vie aseptisée des plus urbaines. Elle récupère la prescription de pommade antibiotique dans un *drugstore* de Brooklyn. Le métro pour Manhattan est bondé. Elle s'agrippe inconfortablement à une poignée en hauteur. Cette position qui tire la peau enflée est pénible. La petite lésion brune qui progresse au-dessus de son sein l'inquiète.





*Washington D.C., 3/10/01.*

À 16 heures, le téléphone sonne avec insistance dans le bureau exigu de Darrin Speman, employé fédéral américain. La trentaine fringante, sa carrure impressionnante de footballeur encombre l'espace étroit qui sépare son bureau du mur de moellons peint en beige. Il se cogne le coude en se penchant vers le téléphone. Il plisse les paupières, gêné par la lumière du soleil qui illumine son visage carré. Son front fuyant se termine par un menton à l'ombre portée pointue. Darrin Speman, l'agent spécial du FBI aux yeux bleu azur et à la coupe courte, passe-partout, se distingue par un accessoire physiologique qui donne à son visage juvénile une pointe de gravité inattendue. Une large moustache mexicaine, foncée et fournie, lui barre la figure. Cet appendice pileux en guidon de vélo coupe son visage et le vieillit considérablement. L'ermite Speman n'en a cure. Il ne prête aucune attention à son esthétique personnelle. Il porte le costume-cravate de la caricature cinématographique des agents du FBI. Né par un hasard de calendrier dans le Midwest une nuit de blizzard, il se présente comme un « Heinz 57 », pur produit de la classe moyenne américaine, besogneuse et fervente. Le sang de bâtard qui coule dans ses veines luit du même ambre sombre que les cinquante-sept ingrédients que le roi du Ketchup mélange en secret. Ses racines métissées s'étirent dans les cortèges bigarrés qui foulèrent les quais de la

terre promise d'Ellis Island. Ses origines familiales plongent dans les hoquets de l'histoire européenne qui régurgitait ses cargaisons de reclus et de persécutés au pied de la statue de la Liberté. Son histoire personnelle serpente dans les errements de la vie urbaine contemporaine. Le hasard des affectations de son père, un temps mécanicien dans l'armée de l'air, l'ont conduit à grandir entre la Californie et le Nebraska. Sa vocation d'agent du FBI remonte à ses premiers souvenirs d'enfance, lorsque la télévision vomissait des séries d'espionnage qui répandaient l'angoisse de l'invasion par la vermine rouge. Après une année de biologie et de courtes études de droit, Darrin Speman frappa directement à la porte du bureau fédéral. Brièvement marié, promptement divorcé, Darrin se dépeint volontiers comme un pitoyable rat d'administration, un esclave volontaire du FBI. L'échec de sa vie privée n'est compensé ni par la fadeur de son travail répétitif ni par l'ardeur paradoxale qu'il y déploie. Dévoué nuits, jours, week-ends à son labeur, il a depuis longtemps abandonné l'idée d'exister autrement qu'à travers le prisme social de l'Agent Spécial Speman. L'affable citoyen Darrin, le jeune marié exalté, le membre assidu de l'équipe de basketball du lycée, le copain loyal des bancs de la faculté n'existent plus depuis longtemps. L'insipidité et l'amertume de l'univers administratif ont remplacé les plaisirs acidulés de la jeunesse croquée à pleines dents. Darrin cabote dans l'univers étriqué et routinier qu'il a lui-même délimité. Il a rompu tous les ponts affectifs, amicaux, familiaux pour se consacrer à son monde professionnel avec une ferveur quasi monastique. Un temps méthodiste, il s'est même défait de toute pratique religieuse, de tout lien communautaire. La fourmi-agent spécial Speman se dévoue corps et âme à la colonie-FBI.

Darrin travaille dans la forteresse stalinienne qui obscurcit Pennsylvania Avenue, l'ombrageux bâtiment J. Edgar

Hoover. Il est responsable des enquêtes spécialisées sur les bactéries et virus dangereux au quartier général au FBI. Il se terre dans un minuscule bureau du 7<sup>e</sup> étage, au fond d'un couloir sombre à la moquette élimée. Depuis plusieurs longues semaines, la fourmilière de Pennsylvania Avenue s'active comme si Al Qaeda l'avait frappée d'un coup de taloche en plein cœur. Le siège du FBI est parcouru des mêmes soubresauts chaotiques, de la même frénésie d'apparence brownienne. Les fourmis courent dans les couloirs un dossier à la main, la tête dans les épaules. Elles se réunissent, se dispersent, s'appellent, s'interpellent, s'invectivent, appuient nerveusement sur les boutons des ascenseurs. Darrin observe cette agitation débridée avec circonspection. L'ambiance détonne dans le service moribond qu'il gère. Jugé non vital, il a été dépouillé de ses enquêteurs pour renforcer le serpent de mer de la monstrueuse enquête du 11 septembre. Les bactéries ne sont plus une priorité quand les terroristes font pleuvoir sur Manhattan les avions de ligne au rythme des kamikazes japonais pendant la bataille de Midway. Darrin lui-même culpabilise de ne pas avoir été affecté à une œuvre plus utile. Il accepte toutefois son sort avec philosophie. Certaines fourmis doivent veiller aux besognes ancillaires.

Quand la sonnerie stridente du combiné retentit en cet après-midi, Darrin finalise l'organisation d'une réunion stérile entre agences gouvernementales. Il est penché sur un immense tiroir à dossiers coulissant. Il a brusquement un curieux pressentiment, comme si cet appel pouvait relancer sa morne vie. Il reconnaît à la mélodie que l'appel ne provient ni des appareils ni du bureau des véhicules de service qui le harcèlent de concert depuis le matin. Son mouchard lui indique que le numéro entrant est masqué. L'appel provient de l'extérieur.

Une voix sèche l'interpelle avec arrogance. Le superviseur du bureau en Floride réclame du renfort. Une méningite à l'anthrax a été diagnostiquée dans un hôpital

à Atlantis. Darrin examine sa montre machinalement, comme s'il pouvait y consulter les disponibilités des avions. Il hésite à accepter la demande. Le directeur du bureau en Floride aboie de plus belle. Speman comprend qu'il ne sert à rien de parlementer. Il raccroche, blasé. Il connecte directement son ordinateur au site de réservation des billets. Il part à la recherche de son superviseur, qu'il croise par chance dans un couloir. En ces temps troublés, celui-ci l'autorise à partir en Floride sans même prendre la peine d'en connaître les raisons.

*Atlantis, Floride, 4/10/01.*

Darrin découvre le lendemain en fin de matinée le *JFK Medical Center* situé à Atlantis, Floride. Le taxi le dépose au pied des palmiers qui bordent le bâtiment blanc ceinturé par un parking en demi-lune. Il monte directement au dernier étage pour y rencontrer le docteur Dennis Russel. L'infectiologue l'accueille dans son bureau illuminé par une magnifique baie vitrée qui plonge sur Palm Beach. Calé au fond de son large fauteuil de cuir noir, le médecin est sombre. Sa chevelure ondulée et grisonnante se détache sur la toile de fond de l'océan turquoise. Il bascule lentement son fauteuil en arrière.

« Vous voulez mon avis ? demande-t-il par politesse tout en s'empressant de répondre : C'est foutu ! glapit-il.

— Qu'entendez-vous par là ? s'étonne Darrin.

— Eh bien, vu les kilos de bactéries que j'ai retirés de ses méninges, ce pauvre Robin Johnson n'a strictement aucune chance, s'exclame le médecin, désesparé. En plus, c'est de l'anthrax. Le pire des germes. Il pousse comme le chiendent, et survit des millénaires dans le sol.

— Vous avez une idée de l'origine de la contamination ?

— Pff ! Ça peut être tout et n'importe quoi. Il a pu se contaminer en pêchant, ou lors d'une balade en forêt. »

Soudain, le médecin se raidit sur son fauteuil et regarde sa montre. Il invite l'agent Speman à rencontrer la famille.

Kelly, la petite femme rousse et chétive du pauvre bougre en coma dépassé paraît frêle et épuisée dans sa veste de couleur crème. Ses grands yeux écarquillés sont soulignés par de profonds cernes noirs. Elle s'avance timidement dans cette immense salle de réunion triangulaire et borgne. Les murs sont tapissés de moquette beige. Sur la droite, un panneau lumineux de négatoscopes éclaire la pièce d'une lumière blafarde. Kelly est d'emblée intimidée par l'aréopage insolite et austère assis au premier rang. Sur le banc de bois clair siègent côte à côte le docteur Dennis Russel, qu'elle connaît déjà, et deux nouvelles têtes de mauvais augure. Les docteurs Joshua Duncan et Terry Ryan, médecins épidémiologistes, ont été appelés en renfort. Darrin écoute et observe un peu en retrait dans la pénombre de la pièce. Surprise par ce colloque impromptu, Kelly questionne désespérément des yeux le docteur Russel. Celui-ci comprend soudain qu'il aurait dû la préparer. Joshua Duncan se présente comme le responsable de la santé publique en Floride. Son allure de croque-mort ne présage rien de bon. Il l'invite à s'asseoir face à elle.

« Mme Johnson, nous avons une terrible nouvelle à vous annoncer. La bactérie qui infecte votre mari s'appelle *Bacillus anthracis*. Le germe de l'anthrax... »

Il ferme les yeux en achevant sa phrase, assenée sans précaution. Un étrange silence prolonge cet instant ; Kelly, sidérée, ne peut prononcer un mot. Stupéfaite, elle interroge du regard Duncan comme s'il avait parlé en chinois. Puis elle se tourne vers Dennis Russel, incrédule. L'infectiologue se racle la gorge, gêné par la brutalité des propos de son confrère. Il détourne lâchement son regard.

« Kelly, vous le savez, nous avons besoin de votre aide, tente maladroitement le médecin. Et Rob, lui aussi, a besoin

de vous. Une enquête épidémiologique est en cours pour comprendre où et comment il a contracté ce microbe si rare. Nous n'avons plus eu de cas depuis vingt ans. »

Kelly détourne les yeux. Sa peau pâlit encore. Elle regarde fixement le mur vide face à elle. Elle émet un sanglot sourd, contenu, dont la sonorité semble elle-même l'étonner, suivi d'un long cri aigu. Dennis Russel lui tend un mouchoir en papier.

« Qu'ai-je fait au Bon Dieu ? » sanglote sourdement Kelly en levant ses yeux rougis.

Une heure plus tard, les couloirs du JFK s'électrisent. Le directeur de l'hôpital a convoqué une conférence de presse. Une horde de journalistes débarque, en quête de gros titres. Des camions de retransmission déploient leurs antennes paraboliques sur le parking. Une journaliste du *Miami Herald* enquête incognito dans les couloirs. Elle croise Kelly, l'air hagard. L'envoyée spéciale se fait passer pour la femme d'un patient. Le subterfuge fonctionne. Partageant le même désespoir, Kelly lui avoue innocemment que son mari a contracté l'anthrax. Le mot est lâché. L'information se répand comme une traînée de poudre à la sortie de la conférence de presse. Kelly est vite retrouvée par sa confidente. Elle la pointe du doigt à son photo-reporter, comme un chasseur son gibier. Kelly, mise à l'index, comprend qu'un piège se referme sur elle. La chasse à courre est lancée. Elle tourne les talons. Le photographe accélère, rejoint par une troupe de fauves bardés d'appareils photographiques et de caméras. Kelly hâte le pas. Elle tourne dans un passage perpendiculaire après les ascenseurs centraux. Par miracle, une infirmière du service de réanimation la reconnaît. Sans dire un mot, elle lui ouvre une porte de secours. Kelly, haletante, s'y engouffre. Elle fausse compagnie à la meute. La poursuite dans les couloirs de l'hôpital n'est pas du goût de la direction. Les caméras sont refoulées devant l'entrée principale.

Les journalistes sont cantonnés derrière un cordon filtré par plusieurs gardes armés.

Ce soir du 4 octobre, l'état de santé de Rob Johnson se dégrade encore. Il est transféré dans une chambre d'isolement. Le couloir est gardé par un agent de sécurité. Kelly regagne son domicile en pleurs. Une file de camions de télévision barre sa rue. Sa maison, ceinte d'un cordon de caméras, est protégée par deux véhicules de police. Les bras crispés sur le volant, elle gare sa voiture sous le porche. Des projecteurs puissants illuminent la façade comme en plein jour. Kelly reste un instant immobile, telle une bête traquée éblouie par l'éclat des phares. Elle reprend son souffle en se mordillant les lèvres. Des flashs crépitent. Elle bondit vers la porte en se protégeant le visage de son petit sac à main. Les journalistes l'interpellent dans un brouhaha indicible. Ils se bousculent dans le jardin. Les deux policiers s'interposent. Dos aux projecteurs et à la forêt de micros et de caméras, Kelly cherche nerveusement sa clé dans sa pochette. Elle passe la moustiquaire et disparaît dans l'obscurité en claquant la porte derrière elle. Elle n'a pas prononcé un mot. Elle reste un moment dans le noir, cherchant ses esprits, la tête appuyée contre la porte. Dehors, les policiers repoussent la foule hors du jardin. Ils invectivent les machinistes qui éteignent leurs spots. Kelly tâtonne dans l'obscurité pour fermer stores et rideaux avant d'allumer la lumière. Elle se sert un scotch serré et s'effondre sur un canapé du salon. Elle allume son poste de télévision. Elle découvre, stupéfaite, les images de son arrivée marquées du bandeau rouge de l'infamie. « *En direct de la maison de l'anthrax.* » Elle plonge la tête entre les mains. Des larmes perlent. Son mari a contracté une maladie gravissime dont elle vient d'apprendre le nom en présence d'un agent du FBI. Elle est traquée, acculée. Kelly, l'innocente mère de famille, est devenue malgré elle l'épicentre d'une tempête, harcelé par

les médias et protégé par la police du comté. Le téléphone sonne. Une femme réclame un commentaire pour le *Miami Herald*. Kelly raccroche sans prononcer un mot. Le combiné vibre à nouveau. La sonnerie retentit avec plus d'insistance. Elle arrache fébrilement la ligne de sa prise murale. Elle sort de la poche de son jeans le téléphone portable avec écran en couleur que Rob lui a offert pour son anniversaire. Elle écoute un message de sa fille Carolyn, en pleurs.

*Atlantis, Floride, 5/10/01.*

Le vendredi, les épidémiologistes sonnent tôt à la porte des Johnson. Ils sont accompagnés de l'agent Darrin Speman. Kelly entrouvre la porte pour protéger son visage des caméras à l'affût. Elle observe l'équipe de ses grands yeux rougis. Le docteur Duncan demande à Kelly de leur présenter les lieux que Rob fréquentait, et surtout qu'elle leur montre son attirail de pêche. Ils enfilent une blouse blanche en papier jetable, un masque chirurgical et des gants. Une valise à roulettes traînée par un assistant contient les nécessaires à prélèvement. Ils dégainent alors des batteries de cotons-tiges stériles qu'ils appliquent dans les endroits les plus saugrenus : les manches des cannes à pêche, la boîte à outils, les poignées de porte, les montants du dressing, l'interrupteur de la lampe de chevet, le clavier et la souris de l'ordinateur familial, la poignée de la cabine de douche, l'intérieur de la trousse de toilette de Rob, la table de la cuisine. Plus de cent points sont relevés, annotés par un petit autocollant rouge, numérotés, photographiés et répertoriés sur un plan croqué par le médecin investigateur.

Darrin s'isole pour s'entretenir avec Kelly.

« Je suis désolé de devoir vous interroger dans de telles conditions, Mme Johnson, mais nous devons tenter de comprendre ce qui est arrivé à votre...



— ... mon mari est innocent, interrompt immédiatement Kelly en larmes.

— Votre mari n'est probablement pas en cause... »

Kelly se mouche. Elle tourne la tête, prise de sanglots incoercibles.

« J'ai déjà tout dit aux médecins...

— Je suis désolé, s'excuse Darrin. Imaginez qu'il ait été victime d'une contamination intentionnelle ! Nous devons retrouver le coupable. »

Elle acquiesce mollement de la tête.

« Selon nos informations, votre mari est d'origine anglaise...

— Ne vous épuisez pas avec vos questions ! s'exclame-t-elle le nez à moitié bouché. Je vais reprendre l'histoire depuis le début... même si j'ai déjà tout raconté. Je vais faire un effort. »

Darrin ne peut réprimer une moue d'impuissance. Il sort son magnétophone de la poche de sa veste pour enregistrer la déposition. Kelly prend son souffle.

« Rob est arrivé ici en 1974 pour oublier son affreux divorce. Il avait laissé derrière lui deux fillettes. Son métier de toujours, c'est retoucheur photographique. Il a d'abord travaillé pendant deux ans à New York, avant que son journal ne soit absorbé dans un gigantesque conglomérat de tabloïds. Son siège a alors été transféré à Boca Raton. C'est ici que je l'ai connu, en 1976. Il venait juste de débarquer en Floride. Nous prenions tous les deux des cours de golf. Nous avons sympathisé... et ce qui devait arriver arriva. Un an plus tard, nous nous sommes mariés. Notre fille unique, Carolyn, est arrivée rapidement. Elle vient juste de finir ses études. Elle travaille à Charlotte<sup>1</sup>, dans un grand cabinet d'assurance. Nous sommes une famille unie et tranquille.

---

1. Ville de Caroline du Nord.